

## La note juste

Agnès Whitfield, *Ô cher Émile, je t'aime ou l'heureuse mort d'une Gorgone anglaise racontée par sa fille*, Hearst, Nordir, 1993, 70 p.

Louise Dupré, *Noir déjà*, Montréal, Noroît, 1993, 96 p.

Jean Perron, *Parfums des rues*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1993, 78 p.

Jocelyne Felx

---

Numéro 71, automne 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38327ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1993). Compte rendu de [La note juste / Agnès Whitfield, *Ô cher Émile, je t'aime ou l'heureuse mort d'une Gorgone anglaise racontée par sa fille*, Hearst, Nordir, 1993, 70 p. / Louise Dupré, *Noir déjà*, Montréal, Noroît, 1993, 96 p. / Jean Perron, *Parfums des rues*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1993, 78 p.] *Lettres québécoises*, (71), 43–44.

Agnès Whitfield, *Ô cher Émile, je t'aime ou l'heureuse mort d'une Gorgone anglaise racontée par sa fille*, Hearst, Nordir, 1993, 70 p., 10 \$.

Louise Dupré, *Noir déjà*, Montréal, Noroît, 1993, 96 p., 12 \$.

Jean Perron, *Parfums des rues*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1993, 78 p., 10 \$.



# La note juste

Raisonner ses nuances, fait le style.

En poésie comme en musique,

il existe une infinité d'erreurs possibles, mais une seule note juste.

POÉSIE

Jocelyne Felix

LES POÈTES, QUI MESURENT LA DURÉE DE RÉSONANCE DE CHAQUE MOT, jouent à nous faire convoiter un mot perdu jusqu'à cette limite extrême à partir de laquelle l'oubli supprime la nostalgie et le regret. Agnès Whitfield et Louise Dupré dans des registres fort différents, ont trouvé les nuances appropriées pour nous faire rouvrir leur dernier livre avec le désir exprès d'en retrouver le récitatif ou le chant. En revanche, malgré toute l'assiduité qu'il met à écrire ses vers (cinq recueils en sept ans), la dernière œuvre de Jean Perron déçoit par tout son «convenu».

## Notes gaies

*Ô cher Émile, je t'aime* est le premier recueil poétique d'Agnès Whitfield, critique littéraire et traductrice (sa traduction de *Venite a cantare* de Daniel Gagnon lui valut en 1991 d'être finaliste au Prix du Gouverneur général). Ce n'est donc pas un hasard si au plat du livre, on nous annonce une «traduction sans original», le français n'étant pas la langue maternelle d'Agnès Whitfield. Par ailleurs, un sous-titre explicatif quelque peu ubuesque évoque «l'heureuse mort d'une Gorgone anglaise racontée par sa fille». Ajoutez-y la feuille d'érable de l'illustration de la couverture, que l'on voit arrachée à son arbre et appuyée sur un roseau dans un paysage nordique, et vous serez au parfum de ce livre sérieux et ludique. Car peut-il y avoir corrélation plus claire entre la langue, la politique et la fable ?

Dans son recueil qui mêle les genres sans les mêler, Whitfield s'attarde avec humour et gravité sur l'antagonisme grandissant entre l'identité canadienne et l'identité québécoise. Soit dit en passant, les personnages de sa fable désopilante, mais néanmoins dénonciatrice de nos aberrations historiques, ne sont pas des animaux comme au temps de La Fontaine, mais un couple qui fait mauvais ménage. On aura deviné que la Gorgone anglaise a mis au monde une fille qui pervertit l'histoire en s'énamourant d'un Québécois. Qui plus est, l'envoyeuse qui rassemble la parole défend la langue de celui qui, échaudé, «préfère maintenant l'histoire sans couple» (p.34) :

*et je comprends  
aujourd'hui  
cher ami  
que ta langue  
est une urgence  
pour moi  
comme pour toi (p. 9)*



Au fil de cette missive adressée à un certain Émile (clin d'œil, peut-être, à Nelligan), la frontière entre les deux solitudes nous semble presque tangible, comme si les présences devenaient visiblement charnelles. Manifestement, le ton de la lettre assouplit la langue de Whitfield et la rend comme fluide de l'intérieur. De plus, dans cette relation épistolaire à sens unique, la présence n'est pas apprivoisée, mais poétisée par l'absence, d'où ce quelque chose d'ouaté, d'approximatif, d'infini qui climatise comme un halo ou une aura mystérieuse les figures les plus précisément dessinées. Les symboles de la carapace, de l'enceinte, du mur, de la pelure protectrice sont l'expression la plus profonde de l'ultime retranchement d'une différence qui ne parvient pas à s'assumer et à se réaliser authentiquement en face de l'autre. Et pour cause, les contenus des savoirs des deux amoureux, plus vieux que leur naissance, anticipent sur eux, les surplombent de toute leur solidité et les traversent comme s'ils n'étaient rien de plus qu'un objet de la nature ou un visage qui doit s'effacer dans l'histoire. En contrepartie, l'héroïne appelle la nudité.

Enfin, dans cette réflexion *appassionata*, Whitfield transcende avec brio les signes qui font souffrir. La sensualité de l'écriture — «cette troublante passion/que tu éveillés en moi» (p. 51) — domine la brisure amoureuse et donne une joie. Elle est un signe plein, affirmatif et joyeux qui, par-delà les vers à clé, dissout la vieille opacité des langages historiques.

Ce recueil sur l'amant (le pays) qui vous échappe, vibre donc d'un délire amoureux qui, sans rien enlever à la cohérence de l'univers crypté, lui confère une solidité esthétique certaine. Un petit nombre de rimes grossières et de vers creux sont noyés dans un jeu de *mordants* qui illumine tout.

## Notes plaintives

L'itinéraire de Louise Dupré préfigure, s'il ne le figure pas encore tout à fait, l'un des accomplissements poétiques les plus importants des dernières années. D'entrée de jeu, je ne suis pas sûre que son dernier livre marque un mûrissement prometteur tant le langage au-delà des signes inscrits sur le papier, se dépouille de son contenu concret. Ici, on cherche en vain le sillage d'histoire que les mots font luire dans l'instant. Quoi qu'il en soit, on peut discuter à l'infini ce désir de mêler les voix et d'en faire une musique pure, mais Dupré a le mérite de s'exprimer dans une forme rigoureuse et cohérente.

D'entrée de jeu, *Noir déjà* gravite autour d'une nostalgie essentielle et profonde. Ici ce qui se donne au désespoir pivote autour de l'imperfection d'exister quand nous échappe sans cesse la «puissance de se conserver» (comme dirait Spinoza). Dupré, qui travaille contre le temps et la mort, rattache la souffrance à la durée. Tous les contenus, avec ce qu'ils dérobent et ce qu'ils laissent aussi pointer vers les confins du temps, ne s'offrent que liés de fond en comble à la finitude, à la mort qui ronge anonymement l'existence quotidienne du vivant. Ce qui est muet dans nos gestes, dans le blason énigmatique de nos conduites, dans nos maladies, semble y parler à demi-mot, comme dispersé, enfoncé, lointain. À cette expérience difficile, une structure est donnée qui va tout figer comme une horloge règle l'écoulement brouillé de la conscience du temps.

Ce livre est articulé géométriquement, suivant les deux axes du durable et de l'instantanéité. Il obéit à une lente progression tragique, rythmée par une succession de quatre suites liées par quatre poèmes solos, sortes d'instantanés qui sont comme des interludes en musique.

D'euphémismes en sous-entendus, d'allusions en périphrases, l'auteure troque les choses franchement nommées contre les choses dites de profil, ce qui confère à ses poèmes une véritable beauté dramatique. Du «vouvoiement des cimetières» (p. 62) à «la cassure de l'horizon» (p. 39), on passe aux mots synecdoques qui abrègent l'univers : draps (pour l'intimité du couple), corps (pour l'humain), nom (pour l'individualité), etc. En somme, c'est dans cet espace mince et immense à la fois que le livre se déploie.

Si, en marge de la pensée de l'infini (que Dupré aborde), la philosophie moderne a souvent brandi un désespoir qui ressemble à la liberté, ici, sans libération possible, tout indique la monotonie d'un cheminement sans espoir. Comme si la vocation du temps était de décevoir, de tourner court, de finir en queue de poisson, à la manière d'un son qui s'éteint dans un *smorzando* bien exécuté, jusqu'au «Trou de silence» (p. 79).

## À côté des notes

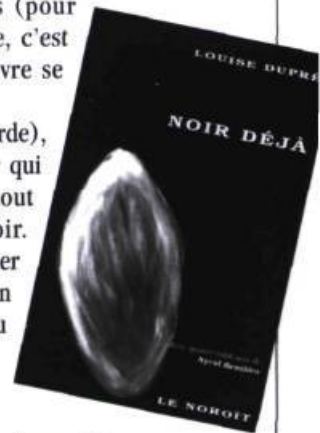
Y a-t-il mémoire plus mystérieuse que celle des odeurs ? Les chercheurs l'ont désignée comme le «syndrome de Proust», en souvenir des «Petites Madeleines». Dans son dernier recueil, à défaut de gâteau sucré, Jean Perron nous offre les *Parfums des rues*. Et autant le signaler illico, le titre n'est rien de plus qu'un effet : l'auteur a constamment les yeux aux aguets et les odeurs lui passent sous le nez.

En fait, Jean Perron privilégie la vue qui, on le sait, est le sens de l'évidence et de l'étendue. Le monde vient tel qu'il lui tombe sous les yeux, et observer, c'est se contenter de voir et de penser à ce qu'on voit. Dans l'avalanche ou la retenue de ses détails et de ses images, ce poète me paraît hésiter entre la stridence d'une certaine jeune poésie actuelle et le calme pantouflard et bourgeois des vies rangées. Obstinément armé de son crayon et de son calepin de flâneur, Perron, en «blouson noir» (p. 60), a griffonné ses

quelque cinquante poèmes sur un ton intime. Il s'y représente lui-même, s'y donne pour image et reflet, un peu comme le cliché de la page couverture où il cherche notre regard. Il ne semble exister d'ailleurs que pour être transparent, loin de cette consistance secrète qui fait la vraie poésie. Faute de direction cohérente, il met des points sur tous les i, non sans sombrero, parfois, dans le prêchi-prêcha :

*or tant d'hommes et de femmes ne savent pas  
vivre  
il leur faut des endroits exotiques  
un certain mépris des objets de jouissance  
des explications perverses à la pureté des êtres  
(p. 53)*

N'allez pas croire cependant que ce poète écrit «au courant de la plume». Son écriture s'est affermie et j'ai préféré ce recueil aux deux précédents. Mais en littérature, le pont des possibilités est immense et il faut, paradoxalement, de la lenteur, car il faut chercher, pas seulement créer. Il faut couvrir, sans fausses notes, son cahier de gammes et d'arpèges, d'accords et de mille et une études de Czerny...



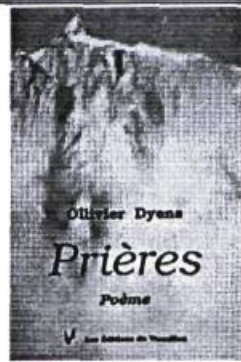
Louise Dupré



Jean Perron



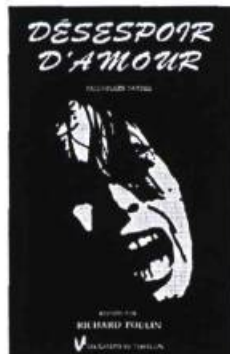
poésie intense, riche en images audacieuses  
**Jacques Flamand**  
mars 1993, 88 pages, 11 \$



poésie où un Dieu silencieux nous regarde  
**Olivier Dyens**  
mars 1993, 68 pages, 11 \$



roman de la quête de l'unité familiale  
**Jean-Louis Grosmaire**  
mars 1993, 272 pages, 14 \$



nouvelles noires réunies par  
**Richard Poulin**  
mars 1993, 236 pages, 16 \$

M  
V  
E  
R  
M  
I  
L  
L  
O  
N

Distribution : Québec Livres